

Thomas Snégaroff

# Star Wars

*Le côté obscur de l'Amérique*

**ARMAND COLIN**

Maquette de couverture : Hokus Pokus création

Illustration de couverture :  
© RF/Christophe Abramowitz

© naïve livres, 2015

© Armand Colin, 2018  
Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62035-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de mon père,  
Laurent Snégaroff (1947-1978)*



# Avant-propos

---

Faites l'expérience. Sur Google, tapez «Donald Trump Darth Vader». Environ 480 000 résultats correspondront à votre requête. Le président des États-Unis et le personnage sorti de l'imagination de George Lucas il y a plus de quarante ans auraient donc plus d'un point commun au moins dans l'imagination de beaucoup. Inutile de préciser que ceci n'est pas à l'avantage du locataire du Bureau ovale, car Dark Vador est devenu l'incarnation du mal, de la violence et de l'obscurité du pouvoir dévoyé.

Pourtant, à y regarder de plus près et pour qui connaît bien la saga Star Wars, Donald Trump devrait davantage être associé à Palpatine, l'empereur élu qui, en s'appuyant sur la peur, parvint à asseoir légalement son pouvoir autoritaire. Le sociologue Barry Glassner, qui s'y connaît en peur pour lui avoir consacré un brillant ouvrage<sup>1</sup>, est

---

1. Barry Glassner, *The Culture of Fear. Why Americans Are Afraid of the Wrong Things: Crime, Drugs, Minorities, Teen*

impressionné par Donald Trump: « Il maîtrise à un niveau que je n'avais jamais vu. Sa formule est très claire et simple: Ayez peur, très peur. Et je suis le seul remède. » Ce n'est certainement pas autrement qu'il faut comprendre sa victoire surprenante face à Hillary Clinton, qui n'avait rien de Princess Leia, en 2016.

Si l'on voulait compléter le casting, le rôle de Dark Vador devrait être tenu par un conseiller de l'ombre, un homme de main n'hésitant à aucune basse œuvre pour alimenter une idéologie à laquelle il croit absolument. Nul besoin de se creuser davantage les méninges. Ce fameux conseiller s'est lui-même associé à la figure inquiétante de Dark Vador. Quelques jours après la victoire de Trump, le 18 novembre 2016, Steve Bannon définissait ainsi la nature de son pouvoir, en tant que conseiller spécial du nouveau président des États-Unis: « L'obscurité a du bon. Dick Cheney. Dark Vador. Satan. C'est le pouvoir, quand nos adversaires sont aveugles, quand ils ne savent pas qui nous sommes et ce que nous faisons. » Depuis Steve Bannon a quitté la Maison-Blanche, mais beaucoup considèrent qu'il continue, encore plus dans l'ombre, de conseiller le président.

---

*Moms, Killer Kids, Mutant Microbes, Plane Crashes, Road Rage, & So Much More*, Basic Books, New York, 2010.

Tout cela nous rappelle l'actualité d'une saga qui est devenu un référent culturel majeur et indépassable aux États-Unis et bien au-delà. Elle mérite donc que nous la prenions au sérieux<sup>2</sup>.

---

2. Je remercie Guillaume Gorin dont la connaissance fine de Star Wars m'a évité quelques fausses routes galactiques.





# Introduction

---

Mercredi 25 mai 1977. La Twentieth Century Fox ne se fait guère d'illusions. *La Guerre des étoiles* bénéficie d'une sortie modeste. Inutile d'encombrer les salles d'un film qui ne restera à l'affiche que quelques semaines, au mieux. Les plus grandes salles n'ont pas daigné programmer ce film.

Un film de science-fiction dont le titre comporte, qui plus est, le mot « guerre », c'est un bide assuré. La guerre du Viêt-Nam, qui a pris fin deux ans plus tôt, a laissé des traces indélébiles dans une société meurtrie. Jimmy Carter, l'ancien gouverneur de Géorgie, s'est installé dans le Bureau ovale avec un discours rompant avec le bellicisme de ses prédécesseurs. Sa présidence sera morale, c'en est fini des dérives guerrières et des coups tordus des administrations précédentes, et en premier lieu de celle du maudit Richard Nixon.

Qui plus est, le film de George Lucas ne comprend aucune tête d'affiche, pas de Marlon Brando ou de Warren Beatty à se mettre sous la dent. Les têtes d'affiche sont de jeunes acteurs quasi inconnus, et choisis d'ailleurs pour cela par

le réalisateur, qui est aussi producteur du film via sa propre structure, Lucasfilm. Lucas a tiré profit des doutes de la Fox sur le succès du film pour arracher un accord exceptionnellement favorable qui fera de lui quelques années plus tard l'homme le plus riche de Hollywood. Selon l'accord signé avec la Fox, 40 % des recettes nettes seront versées à sa société de production. La Fox croyait faire une bonne affaire. Cet idiot de Lucas avait préféré produire le film plutôt que de négocier son contrat en tant que réalisateur. Il souhaitait aussi récupérer les droits sur une suite éventuelle ou sur les produits dérivés, mais cela n'était pas de nature à faire capoter le deal. Bien au contraire. On a bien rigolé dans les bureaux de la Fox en imaginant George Lucas vendre des jouets qui sortiraient d'usine alors que le film serait déjà oublié de tous...

La Fox n'est pas le seul studio à ne pas avoir pas cru au potentiel commercial de *La Guerre des étoiles*. En 1973, un an après avoir entamé l'écriture chaotique du scénario<sup>3</sup>, George Lucas avait une option chez United Artists. Mais David Picker, qui avait considéré que le film allait coûter plus de quatre millions de dollars et en

---

3. Il n'est pas question ici de revenir sur les épisodes chaotiques de l'écriture et les doutes qui ont assailli son créateur. Sur ce thème, voir notamment J. W. Rinzler, *The Making of Star Wars: The Definitive Story Behind the Original Film*, New York, LucasFilm, 2007.

rapporter certainement moins, avait préféré se retirer de l'affaire. Même analyse chez Universal, qui ne se fendit même pas d'une réponse, et chez Disney, qui était alors engagé dans la production de *Robin des bois*. Pour un peu, on croirait entendre Jean Schlumberger, cofondateur de la NRF, rejeter dans un soupir et presque sans un regard le manuscrit de *Du côté de chez Swann* déposé par Marcel Proust. Mais contrairement à la NRF, qui parviendra à reconquérir le jeune écrivain parti un temps, à compte d'auteur, chez Grasset, United Artists et Universal ne reverront jamais passer les contrats de *La Guerre des étoiles*. Ce qui n'est pas le cas de Disney qui, plus de quarante après, s'est enfin offert une trilogie de *La Guerre des étoiles*...

Mais pour l'heure, l'introverti à la barbe bien taillée n'en mène pas large. Ce projet qu'il porte depuis des années doit lui ouvrir les portes de la gloire. Auréolé par le succès d'*American Graffiti*, qui donnera plus tard la série *Happy Days*, Lucas n'a pas le droit à l'erreur. Riche à millions, George Lucas l'est déjà. Sorti en août 1973, *American Graffiti* devient rapidement le film le plus rentable de l'histoire du cinéma. Alors qu'il n'avait coûté que 1,275 million de dollars à produire, à la fin de l'année, il a déjà engrangé 55 millions de dollars, rapportant au réalisateur la coquette

somme de 7 millions de dollars. Et encore, il aurait pu toucher bien plus s'il n'avait pas eu à partager les gains avec Francis Ford Coppola, avec qui il avait monté une structure de production, Zoetrope.

Avec cet argent, George Lucas et son épouse ne font pas de folies. Après avoir remboursé tous leurs créanciers, ils se sont offert une charmante maison victorienne dans une ruelle calme et arborée de San Anselmo, au nord de San Francisco et loin de l'agitation de Hollywood.

C'est là que George Lucas écrit l'essentiel de son film. Chaque matin, à huit heures précises, il s'asseyait à son bureau et s'assignait l'objectif de rédiger cinq pages avant de pouvoir en sortir. Entouré de livres de mythologie, de numéros de *Flash Gordon*, il se mit sérieusement à lire de la science-fiction. Mais quand à l'automne 1973, un magazine suédois, *Chaplin*, vint interroger le réalisateur d'*American Graffiti* sur ses projets, Lucas répondit que «*La Guerre des étoiles* était un mélange de *Lawrence d'Arabie*, de *James Bond* et de *2001 : l'Odyssée de l'espace*». C'était la première fois que, publiquement, Lucas parlait de *La Guerre des étoiles*, et le moins que l'on puisse dire est que ses références n'étaient pas littéraires et empruntaient les chemins de l'aventure, de l'action et de l'anticipation. Trois des ingrédients essentiels de la saga.

Les années passant, les doutes de Lucas ne se résorbent pas. Le film va coûter cher, très cher. Au départ, la Fox s'est engagée sur un budget de 3,5 millions de dollars ; Lucas a signé en sachant pertinemment qu'il faudrait ajouter quelques millions pour réaliser le film qu'il avait en tête. Et de fait, les coûts s'envolent tels des pigeons devant des enfants. En décembre 1975, péniblement, Lucas en est à la quatrième version de son scénario. La Fox s'impatiente et s'agace. Incapable de déléguer, au point de s'en rendre malade, Lucas veut tout contrôler, ce qui n'est pas envisageable, surtout pour un tel projet. Alan Ladd, le producteur de chez Fox, reste un fervent défenseur mais il sent qu'il aura de plus en plus de mal à convaincre ses supérieurs de déboursier plus de 7 millions de dollars. Plus que jamais, *La Guerre des étoiles* est menacée de ne pas voir le jour. Cinq ans de travail pour rien. Lucas va-t-il accepter la proposition de Coppola de réaliser *Apocalypse Now*? Va-t-il abandonner un projet de science-fiction pour plonger dans les entrailles d'une guerre qui vient à peine de s'achever? D'une guerre du Viêt-Nam à laquelle il a échappé miraculeusement juste après avoir été diplômé de l'université de Californie du Sud où il étudiait le cinéma. Sa date de naissance, le 14 mai, avait été tirée au sort en décembre 1969 pour être le cent soixante-dix-huitième groupe à partir au

combat<sup>4</sup>. Le diabète diagnostiqué par le médecin militaire avait soulagé Lucas, même s'il devait cesser de se gaver de barres chocolatées. En 1967, il avait pourtant essayé, en vain, de s'engager en tant qu'officier dans l'US Air Force, mais ses innombrables contraventions pour excès de vitesse le dissuadèrent d'aller au bout de cette idée. En basculant de l'adhésion au rejet, Lucas a suivi exactement la même évolution que la majorité des Américains. C'est en effet en 1967 que les « faucons » sont les plus nombreux dans le pays. Ils sont plus de 50 % à être partisans de l'escalade, tandis que ceux qui prônent alors le repli – les « colombes » – sont marginaux, à peine 4 %. Puis, une première fois en 1969, puis dans chaque sondage d'opinion à partir de 1970, les « colombes » deviennent majoritaires, dessinant une évolution brutale et remarquable, sur laquelle nous reviendrons tant elle constitue un déterminant capital de l'œuvre de Lucas. Reste que jusqu'à la fin du conflit, les manifestations de rue et l'agitation sur les campus seront rejetées par près des trois quarts des Américains<sup>5</sup>.

---

4. Finalement, seuls les 195 premiers furent effectivement envoyés au combat avant la fin de la guerre. Sans son diabète, George Lucas serait certainement parti au Viêt-Nam.

5. Jean-Michel Lacroix et Jean Cazemajou (dir.), *La Guerre du Vietnam et l'opinion publique américaine: 1961-1973*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1991, p. 87-90.

L'année 1976 marque une rupture dans l'écriture. Pour faire avancer le projet, Lucas est désormais entouré d'une équipe pour parfaire le scénario. George Lucas se fait chef d'orchestre. Et son premier violon est Ralph McQuarrie sans qui, probablement, jamais la Fox n'aurait permis à Lucas de dépasser le budget et d'achever son projet. L'apport de McQuarrie est considérable. L'illustrateur donne leurs traits à Chewbacca et à Dark Vador ainsi qu'à de multiples vaisseaux. Le producteur Gary Kurtz, qui avait déjà travaillé avec Lucas sur *American Graffiti*, apporte sa connaissance des philosophies orientales qu'il avait étudiées à l'université. Elles enrichissent considérablement le propos du film et nourrissent des heures et des heures de conversation avec Lucas. C'est Kurtz qui contient l'augmentation du budget en suivant avec précaution toutes les dépenses et qui décide de tourner dans les studios d'Elstree, le « Hollywood anglais », dans la banlieue de Londres<sup>6</sup>.

Les premières projections privées de *La Guerre des étoiles* ne sont pas de nature à rassurer George Lucas. La première d'entre elles se tient à San Francisco. Les mots « The End » viennent d'apparaître sur l'écran, et personne ne parle, personne n'applaudit. Lucas est livide. De Palma trouve

---

6. Quelques années plus tard, *Indiana Jones* sortira des mêmes studios.

le film sans queue ni tête, incompréhensible, et pour tout dire totalement raté. L'épouse de Lucas, Marcia, qui est aussi la monteuse du film, est en larmes. Quant à Lucas, il est lui-même perplexe mais se rassure en expliquant à qui veut encore l'entendre que les effets spéciaux ne sont pas terminés, ce qui est vrai. Les équipes d'Industrial Light & Magic (ILM)<sup>7</sup> passeront un certain nombre de nuits blanches après ce fiasco. Seul Steven Spielberg est extatique, lançant à un Lucas abattu : « George, c'est génial. Ça va faire cent millions<sup>8</sup> ! » Plutôt pessimiste de nature, Lucas n'ose pas y croire. Spielberg a du flair pour ces choses, c'est certain. Mais aura-t-il raison contre les autres ? Par superstition plus que par conviction, il ne donne pas cher de la peau de son film. Il doit sortir en même temps que des films comme *Un pont trop loin*, *Cours après moi, shérif*, *Les Grands Fonds* et *Les Survivants de la fin du monde*. Lucas confie alors à l'un de ses amis : « On sort en même temps. Avec un peu de chance, je finirai quatrième<sup>9</sup>. »

Comme il l'avait fait pour la sortie d'*American Graffiti*, le couple Lucas s'envole pour Hawaï quelques jours avant la sortie du film, histoire

---

7. Industrial Light & Magic (ILM) est une société d'effets spéciaux de cinéma créée en mai 1975 par George Lucas.

8. Peter Biskind, *Le Nouvel Hollywood*, Paris, Le Cherche Midi éditeur, 2002, p. 481.

9. *Ibid.*, p. 455.



de ne pas être là le jour J. Spielberg est de la partie. Selon la légende, c'est durant ces quelques jours loin de l'agitation hollywoodienne que les deux réalisateurs auraient imaginé l'histoire d'un aventurier archéologue<sup>10</sup>... Dix ans plus tard, à la fin des années 1980, les deux hommes pourront s'enorgueillir d'avoir piloté huit des dix plus grands succès de l'histoire du cinéma.

Avec *Les Dents de la mer*, Spielberg avait mis la barre très haut. Sorti deux ans plus tôt, en juin 1975, le film avait connu un démarrage incroyable, remboursant les 12 millions de dollars qu'il avait coûté en quelques jours seulement. Au mois d'août, l'inquiétant requin avait séduit tant de spectateurs que le film rapporta 100 millions de dollars, une première dans l'histoire du cinéma américain.

Le succès de Spielberg semble alors inatteignable pour le nouveau film de Lucas. Trente-deux cinémas ont programmé *La Guerre des étoiles*, ce qui n'est pas beaucoup, comparé aux quatre cent neuf écrans qui avaient diffusé *Les Dents de la mer* le jour de sa sortie. Le film de Lucas peut cependant compter sur le Coronet, une salle de 1 350 places à San Francisco, offrant, qui plus est, la meilleure qualité de projection et de son de la

---

10. Jim Collins, Hillary Radner et Ava Preacher Collins (dir.), *Film Theory Goes to the Movies*, Londres, Routledge, 1993, p. 24.